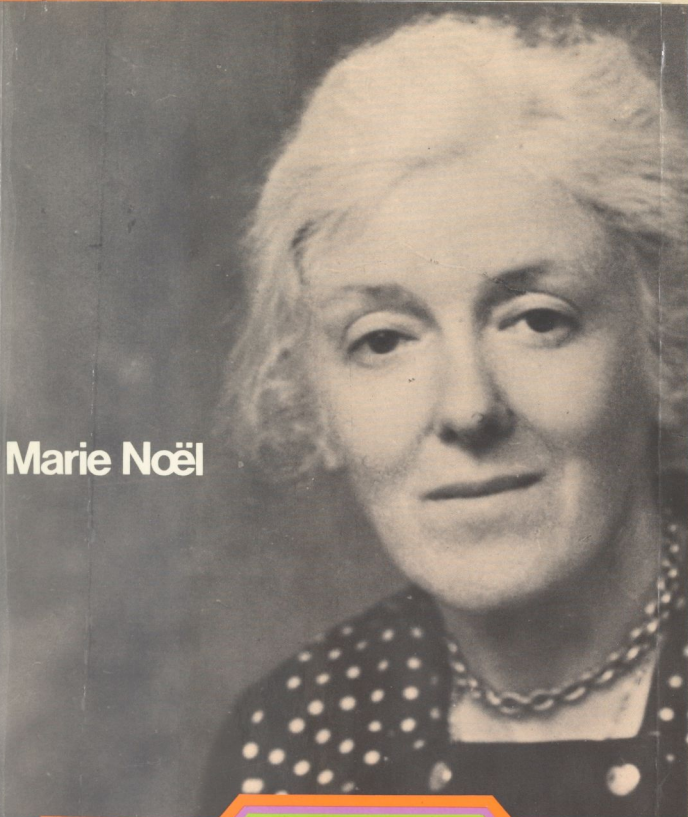


M
m
L
L
C
C
P
L
L
N
L
C
C
O
• b
• v
• d'
• N



Marie Noël

Œuvre en prose

77
Stock

Marie Noël, née en 1883 à Auxerre, morte à Auxerre le 23 décembre 1967.

Les chansons et les heures	1920
Le rosaire des joies	1930
Les chants de la merci	1930
Contes	1945
Chants et psaumes d'automne	1947
Petit jour	1951
L'âme en peine	1954
Le jugement de Don Juan	1955
L'œuvre poétique	1956
Notes intimes	1959
La rose rouge	1960
Chants d'arrière saison	1961
Chants des quatre temps	1972

Ouvrages sur Marie Noël :

- Raymond Escholier: La neige qui brûle, Stock.
- Michel Manoll: Marie Noël, Edit. Universitaires.
- André Blanchet: Marie Noël, poète d'aujourd'hui, Seghers.
- Henri Gouhier: Le combat de Marie Noël, Stock.



Œuvre en prose

Marie Noël

Stock

Marie Noël

Œuvre en prose

Stock

De *Petit-Jour au Chemin d'Anna Bargeton*, l'œuvre en prose de Marie Noël est indissociable de sa poésie mais n'en constitue pas moins un moyen d'expression particulier, à mi-chemin entre ses *Notes intimes* et ses poèmes rassemblés précédemment en un seul volume dans la même collection. Simplicité, clarté du style et du cœur, ces qualités majeures de Marie Noël se retrouvent dans chacun de ces textes, qu'il s'agisse de purs souvenirs ou de contes imaginaires, d'aveux voilés ou d'évocations directes. Les différentes poses poétiques de Marie Noël, inspirées par l'aluette de mai ou la rose de Noël, la mélancolie ou l'amertume, joyeuses ou graves, chuchotées ou éclatantes, coulent de source, merveilleusement, reflétant son visage et son âme, sa réalité et ses rêves. Parcourir sentiers et chemins en compagnie de Marie Noël est un privilège et un enchantement renouvelé par la présence de tous ces textes dans un seul volume, dans une même perspective.

Sommaire

Petit-Jour
La rose rouge
L'âme en peine
Souvenir du beau mai
Conte de la rose (inédit)
Le jugement de Don Juan
Le chemin d'Anna Bargeton
Le cru d'Auxerre
Contes
Retour (inédit)



ŒUVRES EN PROSE

8° Z.

L8H9H

DEPARTMENT OF THE ARMY

Marie/Noël/

84
10

Œuvres en prose

Stock

DL-12-12-1977-29468



Tous droits réservés pour tous pays
© 1977, Éditions Stock

Avertissement de l'éditeur

L'œuvre en prose de Marie Noël, souvenirs, récits, contes, de *Petit-Jour* au *Chemin d'Anna Bargeton*, suit un chemin d'amour, de souffrance, d'espérance, qui n'est pas toujours conforme à l'ordre chronologique des écrits et des publications. Une nouvelle mise en ordre, partiellement, s'imposait. Nous tenons à remercier particulièrement M^{lle} Élise Autissier pour l'aide qu'elle nous a apportée à l'établissement de ce volume, enrichi de trois inédits, que nous considérons comme une contribution au dixième anniversaire de la mort de Marie Noël.

Avertissement de l'éditeur

L'œuvre en genre de Marie Noë, souvenez-vous, de
Père-Louis au Cimetière d'Anvers, est un chemin d'angoisse
de souffrance, d'attente, qui n'est pas toujours contenu
l'œuvre chronologique des écrits et des publications. Une
voix dans un ordre, parfaitement, s'impose. Nous tenons
souvent particulièrement M^{lle} Marie Antoinette pour l'acte
qu'elle nous a apportée à l'établissement de ce volume, car
de trois années, que nous considérons comme une contribution
au domaine scientifique de la part de Marie Noë.

Petit-Jour

*A la mémoire de ma grand-mère,
A tous les miens du cher passé,*

M. N.

Peter-John

It is necessary to see that the
the same is not the case.

10

Petit-Jour

... Éveillée à demi

Ainsi qu'une petite fille environnée

De ciel absent qui n'a pas l'air tout à fait née.

M. N.

Je pars aujourd'hui derrière moi pour aller à la découverte. Je voudrais, si je peux, retrouver ma naissance.

Naître est une grande aventure dans l'obscurité. Et peut-être naître et mourir sont la même, aux deux extrêmes bords de la vie claire, que deux crépuscules, celui de l'aube, celui du soir, amènent de l'ombre éternelle et y ramènent.

Naître — ni mourir — ne se fait d'un seul coup. Naître commence dans la Nuit où j'essaie en vain de ressaisir sous le sommeil la trace inaperçue de mon premier rêve, quand je n'avais pas d'yeux encore pour entrevoir en dormant ses flottantes figures. Mais naître continue durant de lents mois, de longs ans, dans la pénombre où s'entr'ouvrent l'une après l'autre de petites portes claires par lesquelles entre le monde pour réveiller l'âme qui dort et lui apporter jour après jour, chose après chose, de quoi faire un homme ou une femme de la terre, qui connaissent comme il faut les chemins du pays.

Et, peut-être, il y a des êtres en qui cette âme mystérieuse demeure plus longtemps endormie et où les portes de la clarté terrestre ne s'ouvrent jamais toutes grandes : telle créature singu-

lière restée à demi plongée dans le songe natal et dont disent les vieilles gens qu' « elle n'est pas finie », ou telle petite fille comme j'étais, comme je suis peut-être encore, qui ne fut jamais tout à fait née et qui tremblera toute sa vie parce qu'elle garde, mêlé à ses âges de plein jour, un âge d'ombre antérieure qui la rappelle à lui.

J'ai gagné difficilement les régions éclairées, comme si j'avais eu peu envie de m'aventurer plus avant en cette vie étrangère. Je fus d'abord l'enfant qui « ne venait pas ». Les Grandes-Personnes qui m'avaient accueillie se donnèrent beaucoup de mal pour me retenir au monde où ma mère m'avait mise et pour m'amener là où elles étaient déjà arrivées elles-mêmes, sur la grand'place épanouie des ans solides et des braves jours sans mystère. Je les aurai suivies docilement sur leurs routes dont j'avais peur, mais qui, à mesure que je grandissais, me parurent plus rassurantes sans être jamais tout à fait sûres, et j'ai fini par avoir tout comme une autre dans la tête quelque peu de raison mûre, à cause de ce sang qui coulait en moi d'un très vieux sang de parents sages et qui, même en moi, ne pouvait mentir.

Mais tout ce que, chemin faisant, ma raison m'apprit, tout ce que les yeux grands ouverts de ma conscience notèrent, d'étape en étape, de plus net et de plus sûr, ne m'est pas, pour retourner où je m'en vais à cette heure, de plus de valeur et d'utilité que la carte usagée d'un autre pays.

Des lieux, des dates, des faits, des noms, des visages, des voix, des paroles, je les rencontrerai sans cesse au passage... C'est autre chose que je cherche... Demain, plus tard, je reviendrai, j'explorerai ma mémoire, aux bords les mieux éclairés où passa l'histoire des vieux miens, et je me la raconterai pour que de jeunes miens écoutent. Elle sera pleine de faits et gestes. Elle sera pleine de pères, de mères, de frères, de cousins, de voisins, comme dans une réception de famille où sont en même temps invités ceux de la parenté et du parage.

Mais, aujourd'hui, je vais seule, je pars sans indication. Je veux retrouver mes commencements dans la contrée crépusculaire où il y a encore des monstres et pas encore de chemins. Je veux retrouver,

éparses, les primes clairières où, toute faible et perdue aux sources de l'âge, j'ai vu çà et là sourdre de l'ombre la première lueur, la première fleur, la première sente, le premier monde, toute la nouveauté frémissante de la première vie dans la pâleur indécise et la brume frêle du Petit-Jour.

Souvenirs

Solvents

La maison

Auxerre n'est pas mon vrai pays. C'est celui où je suis née et où naquirent avant moi, les uns des autres, tous mes pères. Mais j'eus dans l'ombre, derrière lui, un autre pays oublié qui parfois, dans un moment pâle, me reconnaît et me rappelle, un pays où se plaignent au loin une demeure quittée et les bribes d'un chant d'ailleurs qui tentent de m'y reconduire.

Quand j'arrivai, un soir d'hiver — un vendredi de février¹ — sans savoir où, en vie nouvelle, Auxerre qui se trouvait là et, au milieu de lui, la ruelle des Véens, et la maison et la chambre où les femmes pour me recevoir avaient allumé une flambée, Auxerre n'existait pas encore. Rien — ni moi — n'était réel.

Plus tard, j'ai connu Auxerre et j'ai aimé la vieille ville pleine de figures et d'histoires à cause de ses vieilles églises, de ses vieilles rues, de ses vieux logis recois du quartier de la Marine, où j'imaginai de vieux grands-oncles, de vieilles cousines assis sur leurs vieilles chaises de paille, auprès de leurs vieilles horloges aux vieilles heures, et mouchant leurs vieilles chandel-

1. 16 février 1883.

les pour lire mieux dans leurs vieux livres la *Vie des saints* ou l'*Almanach*.

Tous de petites gens, plus ou moins, ces parents des autres siècles, qu'on entendait se dire l'un à l'autre sur le pas de la porte, au temps de Louis XV, de Louis XVI ou de la Révolution : « ... On baptise ce soir après vêpres le garçon de Pierre Barat, l'entrepreneur de bâtiments. C'est Fournier l'imprimeur, le patron de Restif, qui le tient sur les fonts... » « ... Marguerite Barat se marie ; elle épouse le fils Liger, celui qui est à Versailles, maître de la garde-robe de Madame Elisabeth... » « ... Nos cousins Barat-Dalis ont appelé leur fils Maximilien à cause de ce Robespierre... » Un temps où les mères d'arrière-grand-mères étaient de petites jeunes femmes coiffées de coiffes à bavolets, qu'on voyait monter, le dimanche, les rues tortueuses de la Marine, pour aller à la messe de dix heures à Saint-Loup, ou au salut, rue du Champ, chez les sœurs Visitandines ; ou l'une d'elles, pour Pâques, à confesse chez les Cordeliers, près de l'Horloge.

J'ai vagué bien des fois à la rencontre de leurs ombres dans ce quartier de la Marine qu'habitaient, entre l'abbaye de Saint-Germain et l'Yonne, non loin du port Saint-Nicolas et du débarcadère du coche d'eau, ces mères, épouses ou filles de « Compagnons de Rivière »... et, surtout, quand c'était l'hiver, le soir, la brume, et que les maisons plus closes serraient en de plus secrètes chambres, au lieu de leurs gens d'aujourd'hui, ces lointains fantômes de famille.

Mais, quand je vins au monde sans rien savoir, toute nue de corps et d'esprit, je demeurai longtemps absente de cette ville où j'étais tombée, comme si je n'étais pas encore tout à fait assez née ou pas née à la bonne place.

Pendant longtemps je m'ennuyai dans ces rues toujours les mêmes, sur ces toujours mêmes routes droites où nous allions, petits, traîner avec les bonnes entre les vignes trop bien rangées, où nulle fleurette presque ne s'amusait à fleurir au bord des fossés propres, ou, plus mornement encore, sur « les Promena-

des » qui tournaient sans but ni bout autour de la ville avec leurs arbres l'un derrière l'autre.

Plus tard, plus grande, avec Papa, nous primes d'autres chemins qui menaient à des lieux cachés, des bords de rivière, des places d'herbe folle oubliées derrière les champs, où nous faisions avec lui des découvertes enchantées de plantes et de bêtes ; mais ni les bonnes ni les nourrices ne connaissaient ces endroits-là ou bien elles leur préféraient les routes plates où les voitures d'enfant roulent presque toutes seules, et surtout la place de l'Arquebuse — l'Esplanade — où les soldats font l'exercice.

Je tirais la nourrice — ou la bonne — par son tablier : « Rentrons... rentrons... quand rentrons-nous ? » Rentrer était tout mon bonheur, comme la Maison était alors tout mon royaume.

La Maison... notre Maison de la rue Saint-Pierre-en-Château. Dans celle de la ruelle des Véens, je n'avais fait juste que naître...

La Maison et le Jardin. Un secret petit jardin dont personne, du dehors, ne pouvait deviner qu'il était là, derrière les murs, avec son cerisier au milieu de lui.

Trois corps de logis l'entouraient, et quelques autres petites constructions qui pénétraient les uns dans les autres par toutes sortes de marches et de portes imprévues.

Au bout de l'allée du midi, entre les bordures de buis, il s'arrêtait sous un if, il entraît dans un bûcher, et le bûcher dans un grenier qui montait par une échelle dans un autre grenier, qui redescendait par de mauvaises marches aidées d'une corde chez une vieille locataire sourde, puis dans sa cour, puis dans la rue Lebeuf — que Grand-Mère appelait rue Saint-Pancreace — qui dégringolait à toute vitesse de la Cathédrale à la rivière.

Sauf, au faite de la rue, sur la place Lebeuf, une espèce de ferme en désordre posée là tout de travers, où demeurait la mère Marcilly avec ses poules, tout le pâté de maisons — nous disions l'Île — appartenait à mon grand-père.

L' « Île » était entourée de tous côtés par trois rues ou ruelles étroites, mal pavées, où poussait l'herbe, et que la Maison, sauf un peu, rue des Lombards, ne regardait même pas. Elle leur tournait le dos, tous ses yeux ouverts au-dedans sur le jardin. Il surplombait, au levant, la rue des Lombards descendante et allait chercher le ciel des champs par-dessus la rivière, la gare et la voie du chemin de fer. Mais, au nord, par-dessus les toits, tout son espace était barré par la Cathédrale, qui s'étendait là tout du long en levant sa tour comme une tête et le remplissait selon les heures de vols criards de corbeaux et de sons de cloches.

La Maison n'entendait rien autre, isolée au milieu de la ville par le silence sans curiosité de ses trois rues assoupies.

En novembre, vers cinq heures, le noir du dehors montait peu à peu et s'installait derrière nous dans la rue Saint-Pierre-en-Château serrée entre ses murs sans yeux où seule s'ouvrait notre porte — et une autre en face d'elle — comme une fente dans la muraille. Alors, la Peur arrivait de tous les côtés. Des dangers sans nom ni figure s'approchaient à pas de loup, cernaient la Maison, s'y glissaient, avant que personne ne les vît, dans les encoignures, derrière les meubles, sous la table. Ils étaient là pour toute la nuit... Ils étaient là... Il y en avait dedans... il y en avait dehors... trois plus grands, plus mystérieux que tous les autres. Dedans, c'étaient l'Incendie et la Mort-qui-rôtissait...

Et, dehors, c'était l'Homme.

L'Incendie n'était pas l'incendie que plus tard, plusieurs fois, j'ai vu sur les toits de la ville et que nous appelions alors la Maison-qui-brûle. Celui-là, on pouvait le regarder de loin par la lucarne du grenier et, même, le trouver beau avec son feu rouge, ses gerbes d'étincelles et, de plus près, ses pompiers, leurs casques brillants sur la tête.

Mais l'Incendie, le terrible, était celui qui n'avait encore rien brûlé, qui se tenait tapi sournoisement dans un coin qu'on ne savait pas, le plus secret de la Maison, et qui, soudain, quand

j'ouvrirais un placard ou la porte du grenier, se jetterait sur moi de toutes ses flammes. Et j'aurais beau descendre en courant l'escalier, les flammes me poursuivraient en courant plus vite que moi, comme elles faisaient, la nuit, dans mes mauvais rêves.

Ah ! la porte du grenier... ah ! les portes !... Qui sait ce qui se cache, ce qui vous guette derrière une porte ? Je n'ai jamais, dans ce temps-là, ouvert une porte sans frémir, et celle du grenier était, certes, la plus inquiétante de toutes. Mais il y avait les autres... toutes les autres...

*J'entrai dans un p'tit cabinet,
J'y vis la Mort-qui-rôtissait...*

Qui m'avait appris cette sornette ? Quand on l'a une fois entendue, on peut s'attendre à tout. Il y a quelqu'un d'épouvantable dans les « p'tits cabinets », dans les chambres mal éclairées, dans les armoires où pendent des robes comme des personnes mortes, quelqu'un qui, brusquement, va tourner la tête de votre côté et vous fixer avec ses deux trous sans yeux... il n'a pas d'yeux... il n'a pas de figure... mais dans les vieux murs, sous les lits, ses os craquent...

Une toute petite fille comme j'étais ne pourrait jamais habiter sa première maison de novembre s'il n'y avait autour d'elle, dans les chambres, beaucoup de Grandes-Personnes rassurantes qui tiennent de la place et parlent pour empêcher, en parlant, ce qui rôde dans le silence d'approcher pour vous faire du mal. Et encore les Grandes-Personnes ne se méfient-elles que des dangers qui se voient, comme le puits, le fourneau, le poêle, mais elles n'entendent pas ceux qui ne disent rien. Elles sont déjà arrivées, loin, dans un bon endroit où il fait clair, tandis qu'on est encore plongé dans cette brume sans route au commencement du monde, si bien qu'elles ne savent où passer pour venir à votre secours.

La « Mort-qui-rôtissait » m'attendait derrière toutes les portes mais elle n'était pas, sûrement, dans le Jardin.

Je savais bien que la « Mort-qui-rôtissait » n'était pas, le soir, sous le cerisier, mais la Cathédrale à côté était si énorme, si noire, sous la lune et les branches du cerisier par le vent si effrayées, que je courais quand même sans regarder rien jusqu'à la cuisine d'Octavie, mon premier asile de lueur, avant de m'enfiler dans le corridor que protégeait une petite veilleuse et d'arriver, tout essoufflée, dans la salle de plein salut, où grand-père et grand-mère, sous la lampe, jouaient au bésigue.

Mais cette petite peur de chaque soir n'était pas la vraie Peur, la grande. Le danger, le seul, du dehors n'était pas dans le Jardin, la Cathédrale, ni la Lune. Il rôdait à la nuit tombée dans les trois rues autour de l' « Île ».

C'était l'Homme.

L'Homme n'avait, lui non plus, ni nom ni figure. Pourtant quelqu'un l'avait vu. Un soir, la bonne était rentrée, pâle, épouvantée. Et papa avait dit très fort qu'il « avertirait la police ». Depuis, tous les autres soirs, une fois la porte fermée, la clé enlevée, les verrous poussés, les ténèbres d'alentour étaient pleines d'une méchanceté qui attendait, rasant les murs, qu'un enfant sortît de chez nous, ou même une autre personne, pour commettre un crime... un Crime, horreur inconnue... on ne sait ce qu'est un Crime, mais seulement qu'il a un couteau.

Cette heure-là, sur le tard, était l'heure de l'Homme, et si quelqu'un de la ville, parfois, un oncle, un cousin, venait nous voir à l'heure de l'Homme, on le regardait avec méfiance par un petit guichet carré tant qu'on ne l'avait pas reconnu, pour lui entrebâiller la porte et le laisser entrer chez nous.

Or un soir, plus tard encore, nous étions presque couchés, grand-mère entra, parla vite... Le Crime était arrivé... à l'endroit où la rue Lebeuf tombe à la rivière... « Un jeune homme... presque mort... on l'a transporté chez M. Labrune... Roué de coups... », disait grand-mère... « Et ils avaient un couteau... »

Ils — les assassins — étaient deux. Et ces deux-là avaient des noms. C'étaient « Platard et Pribylle ».

Platard... Pribylle...

J'ai beau, depuis, être bien sûre que, de plusieurs Platard et Pribylle d'Auxerre — tous les Platard et Pribylle sans exception sont d'honnêtes gens —, Platard et Pribylle sont toujours restés pour moi deux noms louches de scélérats avec un grand couteau, la nuit, dans une rue noire, et je n'aimerais pas, la nuit, rencontrer dans une rue noire Platard et Pribylle.

Des noms, des mots, ça et là, dans les paroles qui passaient, tombaient soudain dans mon esprit comme une pierre dans une eau trouble qui élargissait autour d'eux de grands cercles blêmes de frayeur : Incendie... Mort... Crime... Assassin... Amant... celui-là, surtout, l'innommable, le plus inquiétant de tous parce que, dès qu'une Grande-Personne l'avait dit, une autre Grande-Personne aussitôt se précipitait, épouvantée, et lui faisait signe de se taire.

Il y avait des phrases pleines de malheur que tout le monde écoutait d'un air trop sérieux que personne n'avait d'habitude. C'était « la bonne de M. Raison... qui avait un amant » — justement ! — et qu'on avait trouvée ce matin, « sa robe flottant sur l'eau du puits »... ou « Berthe, la couturière » que son amant — encore ! — avait abandonnée et qui avait pris une « pilule noire ».

Mais personne jamais ne dit et jamais alors je ne sus ce que j'appris bien plus tard, vers ma dix-huitième année, c'est que la Maison, jadis, vers 1860, avait été le lieu maudit d'une infernale compagnie. Le diable y était beaucoup venu chez une possédée à lui, cette Cantianille Nicoud, maîtresse de pension pour jeunes demoiselles dont, condamné par l'Église, un étrange livre a parlé.

Ayant acheté la Maison en 1866, grand-père en avait fait solennellement chasser le diable à grands coups d'eau bénite et d'exorcismes, pour rassurer les locataires qui la louaient d'abord et, ensuite, refusaient de l'habiter, dès qu'ils avaient ouï dire en ville le mal que chacun savait d'elle.

Le diable en était donc parti à sa grande honte, mais peut-être

cet être noir, en s'enfuyant sous les prières, avait-il laissé, flottant derrière lui, quelques imperceptibles poussières de ténèbres qui avaient ensemencé sans qu'on le sût l'ombre et les effrois de mon premier âge.

Dans la pénombre tremblante, les mois longtemps avaient passé sans me montrer aucune figure. J'entrevois à peine, au fond, le visage de ma nourrice... ma poupée de caoutchouc, grise, qui poussait de petits cris doux... le lit où la nourrice dormait et me coucha, une nuit, à côté d'elle.

Elle resta chez nous trente-deux mois, pour moi et le petit frère. Quand elle prit, pour le nourrir, Henri, le second nouveau-né, on me la cacha dans une secrète chambre. Mais, un jour, je la retrouvai qui lui donnait le sein. Alors je me jetai sur lui, frappant, griffant, comme une folle bête, pour le lui arracher, le faire disparaître... Étais-je donc si violente ? Peut-être... mais ce fut la seule fois, je crois, que je luttai — féroce — pour reprendre ma personne à moi, mon lait à moi, ma place chaude à moi, toute ma nourrice à moi, qu'un autre que je détestais m'avait ôtée.

Du drame de ce matin-là, je ne me rappelle qu'un coin de chambre, la nourrice assise sur sa chaise basse avec l'enfant dans ses bras et, en moi — sans savoir quoi — un grand coup, un grand cri, un grand mal.

La nourrice, de nouveau, disparut — ah ! nourrice infidèle ! — Elle m'a raconté plus tard que, sûrement, si j'avais pu, j'aurais tué le petit frère.

Les mois donc avaient passé. Ils étaient devenus ans quand, un matin de froid hiver — lequel de mes premiers hivers ? Le deuxième ? Le troisième ? — Grand-Mère annonça le jour qui allait venir bientôt et qui ne serait pas pareil aux autres... j'entendis : « Le jour de Noël. »

Le jour de Noël.

Noël. Depuis, chaque année, dès qu'au seuil glacé de décembre le mot de Noël était dit, tout s'éclairait autour de lui d'une céleste clarté, comme s'il y avait eu dedans — et plus tard quand j'ai vu le mot, je les ai vues — deux chandelles du Paradis.

Noël... Dedans, dehors, invisible, une joie flottait. Elle venait à votre rencontre d'un pays qu'on ne voyait pas, qui tout à coup s'approchait, vous entourait, s'ouvrait dans l'ombre, et peut-être on y entrerait tout à l'heure par divine surprise, et peut-être derrière la porte attendait un ange, et peut-être dans l'escalier noir, on allait le rencontrer, et peut-être cette blancheur flottante dans le Jardin du soir était un bout du voile de la Sainte Vierge...

Les yeux des couloirs obscurs si menaçants, si hostiles, hier encore, vous regardaient et vous conduisaient avec amitié d'un lieu à l'autre ; les chemins de maison ou de rue couraient tous, se hâtaient tous vers une fête au loin rayonnante de grande nouvelle et de promesses.

La nuit s'en venait toujours de bonne heure éteindre le jour et serrer la salle, mais grand-mère, au coin de son feu, chantait des « noëls » pleins de bergers, d'anges, de gens gais... de véritables gens de chez nous, avec leurs vrais noms et leurs vrais métiers :

De la pâtisserie

Chez Barat on aura...

Le cousin Barat, pâtissier !

Pour de l'épicerie,

Rouget en fournira...

Grand-père Rouget, lui, en personne !... Des noëls pleins de joueurs de musique, de cadeaux de naissance, de joyeuses victuailles comme personne depuis n'en a mangé de telles!...

Et quand elle ouvrait la main, très haut dans la cheminée, un bonbon, ô miracle ! y tombait du ciel.

De l'autre côté de la cour, chez nous, à la mi-décembre, soudainement quelqu'un passait.

Il s'y faisait un « grand bruit » comme dans les noëls de grand-mère. Grand-père, s'il était là, disait : « Ça rabâte. »

C'était Janvier ! Le père Janvier qui commençait son enquête avant sa prochaine descente du jour de l'An.

Au beau milieu du soir d'hiver nous surprenait son tintamarre. Il jetait par la cheminée des oranges, des billes qui roulaient dans la salle de tous les côtés. Nous entendions sa grosse voix noire : « Y a-t-il des enfants sages, ici ? » — « Oui ! Oui ! Oui ! » criait maman. Il posait d'autres questions, quelques-unes assez gênantes. Maman avait réponse à tout. Mais papa, lui, n'était jamais là pour répondre. Je sais à présent qu'il était dehors, sur le petit toit de la cuisine, vidant de là ses mains pleines, par la porte de ramonage, dans le feu stupéfait d'en bas qui laissait, sans brûler rien, passer la merveille.

Mais le père Janvier avec ses oranges, ses billes, sa grosse voix, son manteau de peau de bête — Henri l'avait vu dans la rue du Temple — trop proche, presque trop réel, m'émouvait bien moins que Jésus, Jésus du Ciel si beau qu'on ne le voyait pas, Jésus qui ne « rabâtait » pas, ne parlait pas, ne jetait rien dans la cheminée, mais, une seule fois, y déposa « Pour Marie » — lui, Jésus, pour moi, Jésus ! — cette petite lettre rose aux mots dorés que j'ai gardée longtemps dans ma plus belle boîte... si longtemps qu'il me semble elle y est encore. — Mais qu'ai-je fait de la boîte ? Où l'ai-je égarée ? Je voudrais tant aujourd'hui la retrouver dans le fouillis éteint des choses perdues !

Cette lettre rose, mon trésor, mon secret du Ciel, sauf un mot, « Jésus qui t'aime », je ne me rappelle pas ce qu'elle disait. Sans doute, si petite encore, ne l'aurai-je pas lue moi-même, mais quand, un matin, je la trouvai sur la pierre tiède du foyer, une douceur merveilleuse me gonfla le cœur, le fit trembler... presque mourir... Elle me souriait en moi-même, m'appelait par mon nom tout bas... « Pour Marie... Jésus qui t'aime... » Ah ! ma lettre chérie !

Pourtant ce Jésus du Ciel, qui l'avait signée de son nom d'or, je ne Le connaissais pas. Il n'était encore pour moi ni Dieu ni homme, seulement un mystérieux Bonheur qui avait envahi la Maison natale, qui avait emporté hors de péril la petite fille perdue, quelqu'un qui m'aimait, mon Ami, mon Ami partout, mon Ami dans l'ombre... Mon Sauveur, le premier, sans croix ni épines, mon premier Amour, mon premier Salut.

De la Maison, qui était grande, je ne connaissais que trois endroits : la cuisine, la salle et la chambre.

La cuisine était ce lieu chaud, le plus rassurant de tous, où Jeanne Danton nous faisait manger la soupe du soir. Henri était attaché par un cordon au pied de la grande table, parce qu'il remuait tant que, jamais, la cuillère ne trouvait tout à fait sa bouche et qu'elle répandait la bouillie sur la joue d'à côté.

Pour moi, la petite qui n'avait pas faim, Jeanne Danton racontait ses rêves où il y avait des loups, des serpents, des oiseaux qui parlaient, des fées. Maman, elle, le matin pour mon déjeuner, racontait Cendrillon, le Petit Poucet, le Petit Chapeyron rouge. Quand j'avais oublié la soupe, je la mangeais. Je n'étais guère faite pour manger... peut-être parce que j'étais née, en février, le vendredi des Quatre-Temps de Carême.

Dans la salle tapissée d'un papier jaunâtre à fruits rouges, il y avait une fenêtre qui regardait sur la cour et ne voyait presque rien — le mur du salon d'en face — un feu sérieux qui ne jouait pas, serré, noir et rouge, tassé dans une coquille à coke où il chauffait une bouilloire et, derrière la porte de la cuisine, un coin le plus sombre de tous, où nous allions regarder le mur quand nous étions en pénitence. Mais aussi, dans l'autre coin, le placard à joujoux d'où nous tirions et où nous rangions tous les jours nos affaires dans une humidité grisâtre, où bougeaient lentement, presque morts, des cloportes que je n'aimais pas.

La table ronde au milieu de la salle était toute couverte de

jeux. Papa, le soir, y découpait et collait pour nous des soldats de toutes les espèces : fantassins, hussards, zouaves, turcos, spahis, avec leurs trompettes et leurs cantinières ; mais plutôt, nous y renversions notre boîte de lettres pour chercher dans le tas de quoi faire de belles syllabes, en nous disputant l'accent circonflexe, le plus joli de tous, mais très rare.

A côté de la salle, sous l'escalier de l'antichambre, était le charbonnier, où nous allions de temps en temps nous repentir de nos sottises. J'y faisais de petits séjours, souvent, au milieu du repas, quand je n'étais pas arrivée, malgré mes efforts à mâcher et avaler une grosse bouchée de bœuf bouilli, de gras double ou de morue. J'allais pleurer sur le tas de coke, mais ce n'était pas de vrai chagrin. J'aimais mieux pleurer que manger en somme.

Mais la pièce enchantée de la Maison était la chambre. C'était là qu'il y avait du vrai feu dans une cheminée dont le marbre était beau à regarder comme un livre d'images, avec ses dessins en désordre où il fallait retrouver le Cavalier, le Brigand, la place où le Roi était à table et où s'asseyait, tout au bout, une Fée au chapeau pointu, qui laissait traîner son voile. Je m'amusais longuement à les reconnaître, car ils étaient toujours un peu autre chose que la chose que j'avais vue la veille ou le matin même.

Dans la cheminée était le Feu.

Le Feu !

C'est dans le Feu et son grand paysage que j'ai couru, en ce temps-là, mes plus belles aventures à travers la longue vallée rouge, entre deux montagnes grises où se dressaient des châteaux à demi ruinés. Ils tremblaient tout à coup et s'écroulaient dans une profondeur ardente où l'on voyait fuir, étincelants, de tout petits personnages : un nain qui grimpait à la tour brûlante ; des bossus qui roulaient en Enfer avec leurs bosses écarlates ; des reines aux chevelures affolées...

A d'autres moments, le Feu était un ravin d'où s'élançaient

des flammes qui se mettaient à danser du bout du pied, à jouer, à se battre ensemble. On ne savait jamais laquelle serait vaincue. Leur querelle s'éteignait, puis recommençait. Il y en avait de toutes petites bleues et de grandes jaunes. Tantôt, à l'improviste, elles sortaient brusquement du gouffre comme des diables pour me faire peur, tantôt, brusquement, elles y rentraient et retournaient mystérieusement à leurs secrètes demeures.

Les aventures du Feu dans sa contrée rouge étaient toutes mêlées d'un petit chant bas, d'une rumeur lointaine de pays, comme il y en a une dans la grande campagne. Je l'écoutais longuement, accroupie devant la cheminée ; j'écoutais... j'entendais... je regardais... je voyais...

Dans la chambre, de temps en temps, passaient et s'arrêtaient un peu les maladies qui sont d'autres aventures : la grippe, la varicelle, l'angine, qui ont de si jolis noms, et l'affreux mal d'oreilles, qui n'en a pas. Elles commençaient toujours par une vilaine journée où l'on voyait apparaître le médecin, suivi de près par les sinapismes, les sirops et les tisanes, puis devenaient, le lendemain et le surlendemain, les meilleurs de tous les jours, avec des joujoux sur le lit, la boîte d'images pieuses de maman, les bons petits plats qui font envie... De tranquilles jours tièdes et heureux qui vous dispensaient d'aller traîner avec les bonnes dans les rues froides.

Mais, surtout, c'est dans la chambre qu'arrivaient les Jours. Tous les matins, il en venait un qui ne ressemblait jamais à celui de la veille, et, quand il devait être joyeux et beau, on le savait d'avance en le voyant glisser avec son soleil entre les fentes des persiennes. Puis Maman ouvrait les volets et le Jardin matinal entraît comme une surprise. Tantôt il était gris et grave, tantôt bleu ; tantôt tout trempé et pleurant, tantôt clair, rieur et vif, nous appelant pour jouer comme un camarade.

Mais le plus merveilleux qui vint fut un jour d'hiver. Ce jour-là, comme d'habitude, maman ouvrit la fenêtre sur le Jardin... Il n'y avait plus de Jardin !

Quelqu'un l'avait changé pendant la nuit en extraordinaire

pays sans allées, lisse et beau comme une nappe blanche où personne, jamais, n'avait marché. Il était plein d'oiseaux noirs et gris les corbeaux de la Cathédrale et d'autres plus petits qui voletaient et dont les pattes laissaient sur la blancheur des signes.

Les branches de l'if, du cerisier, de l'abricotier, de tous les arbustes autour, pendaient lourdement, chargées de neige. Entre les branches étaient suspendus des ponts, des grottes, des châteaux où s'ouvraient des salles éblouissantes, mais si étroites que les moineaux eux-mêmes étaient trop gros pour y loger. Mais je m'inventais, moi, plus petite qu'eux et j'entrais.

J'entrais, je voyais des salles, des trônes, des lustres étincelants, des galeries qui s'en allaient à perte de vue dans la demeure des Reines cachées et où, peut-être, si je pouvais les suivre assez loin dans le secret de la neige, je rencontrerais la Fée qui avait, pendant la nuit, fait disparaître le Jardin.

Je voudrais bien savoir quelle petite fille j'étais, ce matin-là, dans le Jardin d'hiver. Mais, naturellement, je ne me suis jamais vue. Maman m'a dit que j'étais très pâle, avec des mains toutes petites et de longs, si longs cheveux qu'ils me couvraient les épaules et même un peu le dos de boucles d'un blond cendré. De longs, si longs cheveux que toute ma force, disait M. Droin, s'en allait en eux — comme dans l'histoire de Samson... sauf que c'était le contraire — et qu'un jour — j'avais cinq ans — M. Clément, le coiffeur, vint avec ses ciseaux et me les coupa.

Maman les ramassa en pleurant presque. Elle en a toujours gardé une boucle. Moi, j'étais bien contente : je croyais être devenue garçon.

Mais, à trois ans, j'étais toujours, dans le Jardin d'hiver, la toute petite fille blonde. J'avais un tablier à carreaux blancs et bleus, une pèlerine de flanelle bleu marine, ornée de deux petits rangs de galons blancs, une petite calotte ronde de laine bleue bouclée, de petits sabots noirs et des mitaines.

Et Henri était tout pareil, sauf que sa pèlerine avait un galon de plus pour la faire reconnaître et qu'il avait sur la tête un béret.

Si petit, il était déjà, lui, le garçon brave et solide. Il courait en glissant sur la glace. Moi, sur la glace, je tombais. Papa nous appelait tous deux pour faire avec lui l'Homme de Neige aux yeux de charbon noir, à la langue de tuile rouge, et je l'aidais tant que je pouvais de mes petites mains froides avec ma pelle et mon seau.

Mais, tout à coup, du haut du ciel, des flocons tombaient comme des plumes d'ange et nous faisaient froid aux joues. Il fallait rentrer.

Nous rentrions à regret. Les vitres du vestibule ne laissaient plus voir le Jardin. Elles étaient devenues elles-mêmes un autre jardin de fées, où poussaient et s'étalaient des arbres et des feuillages que personne, ni dedans ni dehors, ne pouvait cueillir ni écarter un moment pour regarder derrière si la neige qui tombait... la neige... aurait bientôt fini de descendre du ciel.

Un autre jour arriva le printemps.

Personne ne s'y attendait, mais, quand maman ouvrit la fenêtre, le cerisier était couvert de fleurs blanches et le Jardin plein de soleil et de primevères qui ouvraient les yeux de tous les côtés.

Le cerisier très haut, très large, était planté au milieu d'une petite pelouse ronde. Quand venait l'été et que le cerisier avait ses cerises, les rosiers, les lis, les cœurs de Marie, les croix de Jérusalem, les gueules-de-loup, les jalousies faisaient tous ensemble le cercle autour.

Alors la Maison ne comptait plus, n'existait plus. Ni l'ombre derrière les portes, ni aucune peur. On était sauvé par la lumière, le bleu du ciel, les fleurs bonnes et heureuses. Quel mal est jamais arrivé dans un jardin?... sauf le péché d'Adam et d'Ève... Rien à craindre, là, qu'une fourmi, une araignée ou une abeille dont il faut s'éloigner à la hâte quand on la rencontre au

bord d'une rose. Ni l'Incendie ne peut y couvrir, ni l'Homme et son crime s'y cacher pendant que le ciel et les fleurs regardent. Et la Mort même, si elle y venait, ne serait pas la même laide Mort que celle du « P'tit cabinet ». Elle pourrait bien même être jolie.

Je voudrais mourir dans un jardin, dans le soleil de l'été, sans que personne le sût, comme les fleurs qui se fanent et se défont au vent sans être obligées de retourner dans le noir de la terre...

Dans le Jardin, les soirs d'été, les Grandes-Personnes qui avaient travaillé toute la journée se mettaient, après souper, à ne rien faire. Elles s'asseyaient sur le banc devant la porte de grand-mère : grand-mère, grand-père, papa, maman, les enfants du locataire et les bonnes en corsages roses qui faisaient de la dentelle. La cloche la plus grave de la Cathédrale sonnait le dernier angélus, les corbeaux de la tour, en longues bandes, passaient par-dessus nos têtes pour aller dormir au bois. Il faisait bon, pas encore sombre. Nous jouions à la Main chauche, au Loup, à mon Beau Château. Et on entendait dans le voisinage d'autres rondes : « Avoine, Avoine... Giroflé-Girofla... » C'étaient, dans le jardin des sœurs, les orphelines qui dansaient.

Les chansons

Dans la Maison, dès le commencement, je connus les Chansons.

Et, plus tard, les Paroles.

Jeanne, Maman, Grand-Mère chantaient. Il y avait de petites chansons qui sautillaient, toutes contentes, et d'autres lentes, longues, qui traînaient et vous enveloppaient à voix douce pour vous fermer les yeux et vous mener dormir. Mais les Chansons vraies étaient des chagrins.

Celles-là — on ne sait pas d'où — survenaient à l'improviste et la voix qui les chantait n'en avait pas connaissance. Moi seule les entendais venir. Elles avaient traversé des pays immenses. Elles n'avaient pas de paroles — ou si peu que ce n'est rien — mais un air qui cherchait quelque chose en pleurant. Peut-être elles avaient, un soir, quitté leur maison chérie — qui était aussi la mienne — où nous ne pourrions plus retourner jamais parce que, depuis longtemps, le chemin était perdu... une maison très loin derrière nous, où des mères abandonnées m'attendaient pour m'aimer sans me voir revenir.

Ces chansons, qu'avaient-elles fait? Elles s'en allaient, condamnées, toutes seules, toutes pâles, vers un malheur. Et nul

jamais, homme ni femme, ne nous rejoindrait... jamais... elles et moi, pour nous faire grâce. Elles chantaient leur malheur d'avance... la Mort?... Peut-être la Mort... tous les chagrins sont la Mort... La Mort qui n'était pas celle du « P'tit cabinet » qui n'était pas un hideux spectre, qui n'était rien qu'on pût dire, mais, plus profond que tous les autres, un cri, un cri désespéré, que personne n'apaiserait, personne !

Ces Chansons — un air, un mal, un cri, une longue plainte — autrement, que disaient-elles ? Presque rien. Des mots à peine. C'était l'air, l'air si triste, qui disait tout.

Celle de Jeanne, le plus souvent, était une mère « au cimetière », loin de ses petits enfants battus par une femme affreuse. Maman entonnait parfois : *Il faut partir...* et grand-mère : *Pars, mon enfant, adieu !* ou *Partez donc, Madeleine...* Partir... Tout se brisait dans partir... J'éclatais en sanglots.

Maman avait fini par reconnaître quels airs me perçaient brusquement comme un couteau dans la poitrine, et elle ne les chantait que rarement, quand il y avait là des amis et qu'elle voulait leur montrer quelle singulière petite fille triste je pouvais bien être. Alors, quand je fus un peu grande, je me cachais sous la table et je serrais un pied de table de toutes mes forces, pour empêcher mon chagrin de sortir et de me faire honte.

Mais grand-mère, elle, quand elle chantait et voyait le malheur me saisir au visage, se précipitait en toute hâte sur :

*Cinq sous ! cinq sous !
Pour monter notre ménage*

qui me ramenait d'un saut à une place consolée.

Qu'avaient donc en eux ces airs en détresse, ces airs pleins de destinée qui m'entraînaient à ma perte, loin, très loin, hors d'aujourd'hui, hors de la vie sûre ?

Qu'avait donc en elle, deux ou trois ans plus tard, la gamme de la mineur que M^{lle} Oberti, pour la première fois, me faisait apprendre ? J'ignorais où, sous mes doigts, montant, hésitant,

trébuchant de note en note, elle allait enfin me conduire quand, au faite de sa montée, elle atteignit le *sol* dièse et là, désolée, me brisa le cœur. Je fondis en larmes.

La pauvre Oberti, qui ne m'avait pas grondée, s'empressa pour me consoler, très ennuyée et inquiète comme si une maladie obscure cachée à l'intérieur de moi s'était tout à coup déclarée pendant que j'étais assise, bien sage, sur le tabouret. Comment eût-elle pu deviner que la gamme de *la* mineur m'avait, touchant au *sol* dièse, un instant menée mourir ? Elle était habituée aux gammes et les croyait toutes pareilles, pas plus malheureuses les unes que les autres.

Qu'avait-elle en elle, cette gamme ? qu'avait-elle en elle, cette Chanson, la première de toutes que peut-être j'aie entendue avant d'avoir des oreilles ?

Grand-mère — était-ce grand-mère ? — Je crois que c'était grand-mère, parce que, grand-mère perdue, la Chanson le fut aussi — grand-mère me la chantait pour me bercer le soir.

Elle ne contenait, elle, aucune tristesse. Seulement un loup. Elle s'en allait à perte de vue à travers une campagne sans bornes, où les mots, dès qu'on les disait, ouvraient autour d'eux d'étranges domaines :

Dodo la Rose
Dites patenôtres.

Quand le loup sort du buisson,
D'où reviens-tu, mon p'tit compagnon ?...

Elle devait venir de très loin... d'ailleurs... du plus lointain des ailleurs, d'une maison que personne chez nous n'avait habitée, dans le pays d'avant ma naissance, où l'avaient chantée à leurs petits des grand-mères d'arrière-grand-mères. Il n'en était arrivé à moi qu'à peine quelques bribes, quelques mots mal joints, épars, égarés, mais qui, semés en moi à l'aveugle, y germèrent et y firent lever mes Chansons à moi, celles que je commençai

bientôt à me chanter au-dedans — quelquefois au-dehors — quand j'étais trop pauvre ou blessée.

Mes Chansons... pas encore mes Chansons de poupées... d'autres qui ne savaient encore parler à personne, les plus toutes seules, les plus vraies.

Sans compter un chant bizarre, mon chant de bête, qui, les jours de mal de dents ou d'autre mal, jaillissait soudain, aigu, au sommet de la souffrance, en longue modulation errante, tournant et retournant sur moi sans air précis, ni ton, ni mode, un peu fausse... affreusement juste... insupportable.

— Tais-toi ! criait maman, tais-toi ! J'aimerais mieux t'entendre pleurer !

Peut-être ce fut d'un chant de même sorte que Julien, le plus pareil à moi des enfants de la famille, devenu homme et mourant, chanta de sa voix magnifique, deux jours durant, son agonie.

Ce chant cruel, ce chant de Mal qui jaillit d'une profondeur aux mauvaises minutes, les années m'en ont guérie. Le retrouverai-je pour mourir ?

Je n'ai pas guéri des Chansons qui sont autre chose — le sont-elles ? — de tout merveilleux et magique, sur leurs chemins d'avant le monde d'où elles m'auront tant rappelée... Je ne suis pas encore venue... Elles vont se taire, mais je viens...

Outre les Chansons mystérieuses, comme *Dodo la Rose*, qui n'ont presque pas besoin de savoir ce qu'elles disent, nous en avons chez nous beaucoup de bien jolies, celles ordinaires, de tous les jours, qui sont à peu près des histoires.

Grand-mère avait les siennes, en foule, qu'elle tirait de sa tête et faisait défiler devant moi au long des après-dînées. Assise devant elle sur ma petite chaise, avec un chiffon que, déjà, elle m'apprenait à ourler, je les regardais passer l'une après l'autre, comme des gens qu'on aperçoit un instant quand ils traversent la rue devant la fenêtre. J'avais fini par savoir leurs noms et par les

réclamer tour à tour quand j'avais envie de revoir : *La Belle Imogène, Le Vieux Sergent, Lisette, Les Gueux, Beau Chêne vert emblématique,*

*Jamais, jamais, la République
Ne subira le joug des rois,*

Le Choléra, Avale ! Avale !... d'autres, d'autres, et la seule qui m'emmenât errer un peu : *File, file, pauvre Marie*, où il y avait un Adrien qui, je crois, était prisonnier.

Maman revenait toujours aux quelques mêmes : *Escortés d'un garde champêtre ; Hélas ! dans ma prison ; Sur les marches de notre église ; Hier, en voyant une hirondelle ; Ah ! si j'étais femme aimable et jolie...* et surtout, surtout : *Il a passé comme un nuage*, où me troublait et m'attirait un *étranger* délicieux, plein de secrète douleur. Mais ses deux chansons les plus belles, celles de moi les plus chéries, étaient les deux *nôtres*, les deux que, pour Henri et moi, elle inventait le soir.

Chaque soir, elle chantait entre nos deux lits, quand elle avait éteint la lampe et allumé la veilleuse. Elle chantait ou récitait, ce qui me semblait à peu près chanter encore.

D'une voix grave et solennelle, sa voix de prières, elle commençait :

Toi que je recueillis sur sa bouche expirant...

ou :

O lac, rochers muets, grottes, forêts obscures,

que tout autrement j'entendais :

On l'accroche et muet... (Une horreur ! une espèce de femme de Barbe-Bleue, laidement accrochée au mur dans une grotte-forêt-z-obscure, comme un lapin mort et « muet » que Jeanne

dépouille à la cuisine...) Puis autrement encore, plus tard, quand je sus raisonner un peu :

O lac, brochets muets... dont les poissons évidents — nul n'est plus « muets » qu'un brochet, nul ne demeure en un « lac » avec plus de convenance — me tinrent l'esprit satisfait jusqu'à la quinzième année.

Mais souvent, presque toujours, pour de bon, maman chantait :

Stabat Mater dolorosa

ou :

Hélas ! quelle douleur !

qui m'épouvantait sans me faire pleurer, parce que l'air du cantique, malgré la *Mort, cruelle Mort* qu'il me découvrait *entr'ouvrant ma tombe* — et Dieu sait pourtant si cette tombe entr'ouverte pouvait m'inspirer d'effroi — n'était qu'un de ces bons airs solides et sûrs en mode majeur qui savent bien où ils vont, sans perte ni abîme, et n'ont jamais fait de mal à personne.

Mais pour Henri et pour moi, chaque soir ou presque, revenaient les deux chansons, chacun la nôtre, où maman, à notre gré, multipliait les merveilles.

Pour Henri, c'était *Le Roi d' Rome* :

*Pour le Roi d' Rome
Il faut un p'tit tambour bis*

*Faut un p'tit tambour pour le Roi d' Rome,
Faut un p'tit tambour qui n' soit pas lourd.*

Henri réclamait sans se lasser :

Un p'tit fusil

« qui soit gentil » achevait maman, sans hésiter une seconde.

- *Un p'tit chapeau...*
- *qui soit très beau.*
- *Un p'tit képi*
- *qui soit joli...*

Et toutes sortes d'accessoires militaires, voire d'outils de jardinage, que maman accompagnait, sans se tromper jamais, d'un mot qui répétait comme un écho la fin dernière de leur nom. Et c'était chaque fois, ce mot, une telle devinette, une telle surprise, qu'il fallait bientôt interrompre le jeu. Nous n'en aurions pas dormi !

Pour moi, c'était le même jeu encore, mais pas tout à fait aussi sûr de son air et de ses paroles, si bien que je ne puis du tout me les rappeler aujourd'hui. C'était :

*La Poupée de Paris
qu'Albert a rapportée*

— un vrai Albert, mon plus jeune oncle — et qu'il fallait, tout en chantant, habiller des pieds à la tête sans la laisser manquer de rien, avec

*Un chapeau
Des bottines
Un jupon*

*très beau
très fines
très bon*

et le reste du reste.

Tout ce que je réclamais pour *La Poupée de Paris*, la Chanson aussitôt me le donnait comme elle fournissait à Henri tout son équipement.

Les paroles

Mais on entendait dans la Maison bien moins de chansons que de paroles, comme on voit au Jardin, pour une seule fleur, des quantités de feuilles.

Du matin au soir, les Grandes-Personnes parlaient.

Dès que les premières paroles du matin avaient mis en fuite les derniers monstres de la nuit, j'étais sauvée pour la journée. Elles ne cessaient plus de faire un bruit rassurant qui m'empêchait d'être abandonnée comme je l'étais, en danger plus ou moins dans le silence.

Tant que le soir une personne, même dans l'ombre, parlait encore, c'était comme s'il eût fait jour. Et, la nuit, quand tout le monde s'était tu pour dormir et que je restais seule dans la chambre obscure, sans pouvoir rejoindre les autres dans le sommeil commencé où, depuis si longtemps déjà, se prolongeait leur absence, je criais de mon lit pour rappeler à moi Maman ou Papa et m'abriter un instant dans le son même le plus fâché, le plus grondeur de leur voix.

La plupart des paroles n'étaient que des paroles pour rien, que personne n'écoutait ni ne retenait au passage, et qui se dissipaient en l'air comme la poussière des meubles qu'on épous-

sette ; mais certaines d'entre elles venaient au-devant de vous et s'arrêtaient un moment, pour vous apprendre ce qu'elles savaient de bon, de beau ou d'utile comme la pendule sait et dit l'heure, et sait et dit, le baromètre, la pluie et le beau temps.

De tous ceux et celles qui parlaient, papa qui ne chantait guère — il jouait plutôt des cliquettes — était certainement celui qui possédait la plus grande provision, un trésor inépuisable de précieuses paroles. Nous l'entourions, l'interroignons. Nous voulions savoir... savoir...

Car toutes ses paroles étaient vraies. Elles ne pouvaient ni se tromper ni nous tromper, quand elles nous révélaient l'un après l'autre les étonnants secrets du monde.

Des secrets de bêtes. Et par exemple comme d'un cocon jaune qu'il avait ramassé pour nous sous une feuille de pommier et que nous avions enfermée dans une boîte il sortirait — il est sorti ! — un papillon rouge !

Des secrets de plantes. Et, comme d'un des haricots secs de la cuisine où il y avait un fil rose — il disait un germe — sortiraient dans l'eau — et elles sortaient ! — deux petites feuilles vertes.

Il savait les noms des oiseaux, des insectes, des fleurs, des arbres, des rivières, des champs, des vignes, des villages, des étoiles même, comme aussi, quand il fallait, ceux des maux et des maladies. Mais surtout il savait le secret du tonnerre. Quand il faisait de l'orage, à chaque éclair de feu terrible, les bonnes, maman même, criaient, et Grand-Mère faisait le signe de la croix. Mais lui se tenait avec nous sur le seuil de la cuisine pour admirer dans le ciel les grands zigzags éblouissants qui le traversaient d'un bout à l'autre. Nous attendions... Brusquement, l'éclair déchirait son nuage. Aussitôt, bien qu'un peu pâles, nous comptions résolument un, deux, trois... tant qu'il fallait, jusqu'à l'écroulement formidable du ciel. Papa, alors, nous annonçait tranquillement, comme quelqu'un qui a reçu des nouvelles de gens en voyage, que le tonnerre était très loin, ou loin encore, ou plus proche, à trois ou quatre kilomètres, du côté d'Augy ou de

Monéteau. Comment avoir peur d'un danger dont on peut sur ses doigts mesurer la route ? Savoir le secret des choses, c'est les tenir dans sa main comme un oiseau en cage. Elles ne peuvent plus vous faire de mal sournoisement, par-derrière. Ah ! savoir ! Tout savoir ! Tout, et ne plus jamais rien craindre !

Hélas ! Je savais le secret des guêpes. Mais à quoi me servait-il ? Une guêpe, ou une araignée, je fuyais à grands cris avant d'avoir pu seulement me rappeler les bonnes ou mauvaises intentions des araignées ou des guêpes.

Les paroles de maman étaient si imprévues, si promptes, si vite survenues et envolées qu'il n'y a plus moyen d'en rattraper une. C'étaient surtout des paroles pour jouer. Mais aussi, pour gronder. Et, alors, elles étaient les plus coléreuses de toutes. Pourtant, précipitées, violentes, débordant à n'en plus finir — étaient-elles tout à fait sérieuses ? — nous les redoutions moins qu'un seul mot de papa, un tout petit mot court et net... peut-être à cause de son lorgnon qui lui donnait sûrement un air plus à craindre.

Mais, entre tous ceux qui parlaient, ma grande parleuse était grand-mère, parce qu'elle était assise tout l'après-midi, toujours à la même place, près de sa petite table, devant la fenêtre, taillant ou ravaudant des jupons de pauvres, brodant des rideaux de tulle ou des tapis de table à étoiles de laine, dont elle avait découpé les losanges de drap noir dans les vieilles culottes de Grand-Père, et que j'étais là, moi aussi, sa petite compagnie, tandis que les autres gens allaient et venaient ailleurs, chez nous, chez elle, à toutes leurs sortes d'ouvrages.

Tantôt je feuilletais le « Vieux Livre », ma chère *Semaine des enfants*, dont elle m'expliquait à mesure les prodigieuses images : Sindbad le Marin, l'Île aux serpents, le Puits des morts, Ali-Baba, Bonne-Biche, Beau-Minon, Blondine traversant la forêt magique, assise sur sa grosse tortue ; tantôt j'essayais mes premiers points dans les mouchoirs destinés aux enfants de la salle d'asile.

Et, cependant, elle contait.

Elle contait. Elle récitait : *Maître corbeau sur un arbre perché... Un agneau se désaltérait... C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...* où les mots revenaient toujours à la même place, de la même manière, si bien qu'on les voyait arriver d'avance et qu'on eût pu, juste au bon moment, les dire soi-même.

Ou bien elle racontait des histoires qui n'étaient pas merveilleuses comme celles de maman, mais arrivées pour de bon, il y a très longtemps, à des personnes extraordinaires, Vercingétorix, Jeanne d'Arc, Napoléon ou, plus intéressantes encore, à des gens vrais et à peine morts de la famille.

C'était celle de son père, Pierre Barat qui, étrennant à cinq ans sa première culotte, avec ses souliers à boucles, un jour de la Révolution, avait reçu dans les jambes, au bas de l'escalier de l'Hôtel de ville, la tête de M. Duché — ou celle de M. Potherat —, qui avait taché de sang ses bas blancs tout neufs ; ou celle — ah ! celle-là ! — de sa mère, Marie Lafaille qui, se rendant à la messe, un dimanche de mars 1815, avait rencontré Napoléon et avait été saluée par lui, d'un geste à son petit chapeau, sur la place de la Cathédrale. Et celle du choléra morbus et de la cousine Richard qui, à minuit bien vivante et revenant de Paris, avait été morte à huit heures du matin et jetée immédiatement au cimetière, dans la chaux vive, pendant que les gendarmes allumaient dans sa chambre un grand feu de genièvre.

D'autres récits, les plus beaux, qu'avidement je réclamais sans me lasser de les entendre, étaient remplis de miracles que les gens de Bethléem et ceux de Jérusalem, dans l'ancien temps, avaient vus : Marie, Jésus, la Crèche, la Croix... Lazare sortant du tombeau... l'Aveugle dont les yeux s'ouvrirent. A ceux-là étaient mêlés les commandements de Jésus, dont il fallait se souvenir si on voulait l'aller voir un jour dans le Paradis, bien plus haut que tous les nuages, et surtout pour contenter Dieu dont les yeux qu'on ne voit pas sourient tout autour de vous quand on fait ce qu'Il demande.

Ces commandements de Jésus, j'aimais beaucoup les écouter — je croyais entendre parler la lettre rose — et il me semblait bien meilleur d'obéir à eux qu'aux ordres toujours pressés des Grandes-Personnes : « Ne salis pas ta robe... tais-toi... mange ta soupe... range tes affaires. »

Mais si je les savais par cœur... ou à peu près : « *Aime ton prochain comme toi-même, Ce que tu donnes à un pauvre, c'est à moi que tu l'as donné* », je ne savais pas au juste ce que j'en pouvais bien faire.

« *Qui donne aux pauvres prête à Dieu* », insistait grand-mère. Et je me rappelle bien avoir « prêté à Dieu », certain jour, un échaudé que maman venait de m'acheter dans la rue, mais c'était sans vouloir lui prêter rien du tout, simplement pour consoler un pauvre petit ramoneur d'avoir une figure noire et triste, comme je consolais parfois un chien malheureux ou les souris prises dans la souricière.

Mais une parole de Jésus entre toutes m'avait frappée :

« *Pardonnez à vos ennemis, faites-leur du bien, priez pour eux.* »

Mes ennemis ? Prier pour eux, je voulais bien, mais pour qui ? Mes ennemis ? Qui étaient-ils ? Je les cherchais.

Et, un soir, je les trouvai.

Ce soir-là, en robe de nuit sur les genoux de maman, je récitais ma prière : « Bénissez papa, maman... » et, l'un après l'autre à la suite, tous les membres de la famille. Mais après les deux derniers noms « Jeanne... Octavie », au lieu de dire : « Ainsi soit-il », comme d'habitude, je m'arrêtai.

Je m'arrêtai, j'hésitai, je poussai un gros soupir, puis je lançai tout d'un trait, vite, vite, pour m'en débarrasser, deux noms d'un seul coup, vite, vite : « Amatre et M. Droin. »

Amatre ! (Il s'appelait Amat.) Comment avais-je pu mettre Amatre, le domestique de grand-père Barat, qui conduisait Coco et sa petite voiture, comment l'avais-je pu rejeter au rang de ces êtres nuisibles que sont les ennemis comme les

H 54-2424-7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

